Magnifique récit d'un auteur inconnu sur Rapide-Blanc Station

« IL FAUT QUE JE VOUS RACONTE… »

LA BOÎTE AUX SOUVENIRS DE RAPIDE-BLANC

OU

RAPIDE-BLANC : AMOURS PRÉCOCES

Si le nom de « Rapide-Blanc » vous rappelle la chanson tube d'Oscar Thiffault, pour moi, il évoque tout un pan de ma jeunesse. Rapide-Blanc était un hameau perdu en plein forêt où mes parents avaient, dans les années 40, construit un petit pavillon de chasse et où, adolescents, mes frères et moi, passions nos vacances d'été. De fait, le village était situé à 12 km d'une petite gare ferroviaire où s'arrêtait le train que nous prenions à La Tuque et notre chalet se trouvait là, à quelques minutes à pied de la gare, juste devant le coude à angle droit que faisait la rivière Vermillon suivant son cours vers le Saint-Maurice.

Rapide-Blanc était, à l'époque, un petit village privé dont les maisons appartenaient toutes à la *Shawinigan Water & Power* et dont les habitants étaient tous ses employés. La compagnie y avait érigé un barrage sur la Rivière Saint-Maurice et y maintenait donc un personnel important qui vivait à proximité. À l'époque, aucune route ne menait à ce hameau desservi uniquement par le train qui, venant de l'Abitibi, s'arrêtait à un petite gare et allait se perdre je ne sais où.

Chaque semaine, le vendredi soir, la compagnie envoyait un mini-car prendre les « gens de la station » pour une séance de cinéma qu'elle proposait à ses employés du village, et ramenait ces invités à la gare après la représentation. Pour nous, adolescents, c'était la fête…

Je garde ces vacances d'été à Rapide-Blanc, le plus heureux souvenir. Nous étions les rois de la nature, passant tout notre temps sur la rivière à pêcher le brochet « à la traule » ou encore à arpenter les « portages » qui menaient aux différents lacs du Club de Chasse et Pêche Laviolette auquel mon père avait donné un second souffle en le rachetant des Américains qui, d'ailleurs, ne le fréquentaient plus. La première année où nous avions décidé de passer là nos vacances d'été, il y avait à proximité de la gare, un camp de draveurs. Ces derniers assuraient le flottage du bois sur la Vermillon. Il y avait un baume au milieu de la rivière pour diriger les billes de bois dans le tournant qui menait à un petit barrage en bois, là où s'élevait le camp des bûcherons. Des Indiens de la famille des Têtes de Boule vivaient dans des tentes, attirés par la présence des

travailleurs de la forêt à qui ils vendaient des gamelles « gossées » dans les nœuds d'arbres et divers autres articles d'artisanat. J'avais connu la fille d'un trappeur blanc, à peine plus âgée que moi, qui vivait aussi dans une tente… avec sa tante. Irène m'accompagnait au cinéma, le vendredi soir. À notre retour en ville, à Trois-Rivières, après les vacances, ma mère avait coupé court à ces amours précoces, en dépit des rêves que nous avions formés Irène et moi.

Mais quels doux souvenirs d'une enfance heureuse et insouciante! Aussi, quand mon ami Luc Legault, commis chez Darnell, me montra un timbre revêtu d'un cachet d'oblitération de Rapide-Blanc, c'est tout le tiroir aux aventures de jeunesse qui s'ouvrit dans ma mémoire : le brochet de 16 livres capturé un jour de chance dans la rivière, la cueillette des noisettes avec des gants, que l'on faisait ensuite sécher sur la rampe de la galerie, les 24 chiens qui vivaient chez un ermite du nom de Tremblay dans une grosse maison de ferme que l'on voyait de chez nous sur la rive opposée, les chauve-souris pendues à la voûte d'un tunnel percé sous la voie ferrée, que l'on s'amusait à déloger à l'aide de rames de la chaloupe, les deux renards éblouis par les phares qui s'étaient jetés sous les roues du mini-car en revenant dans la nuit d'une séance de cinéma, le cliquetis du télégraphe morse dans le bureau désert de la petite gare, nos premiers bains de soleil dans l'innocente tenue du paradis terrestre où Irène et moi échangions nos serments d'amour, la rencontre de l'ours en pleine nuit sans lune, l'orage électrique qui faisait grésiller l'énorme génératrice reliée à l'éolienne sur le toit du chalet, la collection de plantes et de feuilles d'arbres que j'avais entreprise pour constituer mon premier herbier, la chasse aux ouaouarons que l'on assommait d'un coup d'aviron et dont on dégustait les cuisses sur un feu de plein air, la fois que mon frère avait tué un porc-épic d'un coup de hachette qui lui avait tranché la tête, l'observation passionnante des oiseaux mouches battant des ailes devant les corolles des fleurs, les mouches à feu que l'on capturait et que l'on mettait dans un pot à confiture pour se faire des lanternes…oui, quels souvenirs!

J'aurai toujours une immense gratitude pour Luc qui me fit cadeau de ce timbre portant l'oblitération de Rapide-Blanc à la condition que je ne m'en départisse jamais, sinon en sa faveur. Je crois bien que je vais mourir avec cette pièce en place d'honneur dans mes albums. **AUTEUR INCONNU**

Document trouvé dans des archives régionales par Marc Désaulniers, Shawinigan. Marc a transmis ce document à Paul Desbiens, propriétaire du site internet Le Rapide-Blanc et ce dernier a immédiatement contacté Pauline Tremblay, ancienne résidente de Rapide-Blanc Station pour tenter d'identifier l'auteur. Voici ses commentaires plus bas.

Notes de Pauline Tremblay, ancienne résidente de Rapide-Blanc Station

Date : 11 août, 2021

C'est le plus beau témoignage que je n'ai jamais lu sur le coin de pays de mon enfance. Ce qu'il décrit, c'est chez-nous. Les 24 chiens de l'ermite (l'ermite c'est Johnny Tremblay, le frère de mon grand-père), les indiens (ils vivaient dans des tentes dans la baie à côté de chez-nous), le club, le tunnel sous la voie ferrée (la calvette, nous passions souvent en-dessous en chaloupe avec mon père), les chalets, le « baume qui passait juste en avant de la maison».

Après une recherche dans ses archives, Pauline nous soumets un extrait de correspondance avec le Curé Raymond Larochelle : **Roger Caron** était le fils de Wilfrid Caron qui était le secrétaire trésorier du Club Alouette en 1941. Roger est né le 5 mai 1926, ce qui lui donnait 15 ans quand le Club a été acquis par le groupe de Trois-Rivières. Il était aux études au Séminaire de Trois-Rivières à ce moment-là. Il ne demeurait pas à Rapide Blanc mais venait y faire des séjours avec son père durant les vacances d'été. Il a terminé ses études classiques au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières et commencé ses études de médecine à l'Université Laval à Québec, études qu'il a terminées en 1952. Son père est décédé peu après d'un cancer.

Roger Caron (le doc) a trouvé un jour sur la grève de la Vermillon, près de la Baie de Coucoucache, une pointe de flèche tirée d'un silex, qui pourrait bien dater de plusieurs siècles. Il l'a donnée au Musée du Séminaire de Trois-Rivières.

Ce n'est que vers 1968 qu'il est devenu à son tour membre du Club Alouette. Roger est décédé le 14 septembre 2003 à l'hôpital de La Tuque et a été inhumé à Trois-Rivières.

Pauline Tremblay a envoyé 2 photos qui ont été prises lors de sa visite à Rapide-Blanc Station en 2007. Cela faisait 50 ans qu'elle et sa sœur étaient parties et n'étaient jamais revenues. Sur la première photo, c'est sa sœur Diane à gauche et elle devant la « calvette ». Sur la deuxième photo, c'est le chalet du curé Raymond Larochelle. Il leur avait dit que son chalet était celui de l'ancien club Alouette.

Vu la qualité de l'écriture du récit « **Il faut que je vous raconte** » il est fort à parier que l'auteur inconnu est nul autre que le docteur Roger Caron. La découverte de ce récit est le résultat de l'expert en recherches d'archives Marc Désaulniers de Shawinigan mais aussi propriétaire du Grand Chalet du Lac Croche à Rapide-Blanc.

La maison de l'ermite du récit, Johnny Tremblay

Johnny Tremblay dit l'ermite